

**Myriam Meuwly, *LE TEMPS* (CH-Geneva), 28.08.2000**

Les paysages urbains de Marc Monteleone nous proposent un curieux voyage. Voilà une place de Prague, le Forum vu du Capitole, Montepulciano et sa Piazza Grande, le Grand Théâtre de Varsovie, un carrefour à Turin, un autre à Bâle, des rues, des palais, des églises qu'on croit avoir vus, et dont l'étrangeté pourtant nous saisit. Qu'est-ce qui nous trouble dans les agencements rigoureux de ces masses construites, dans la reproduction minutieuse du détail ornemental d'une façade baroque, dans ces amples volumes de pierre blonde, ocre ou grise, dans ces ciels pâles, ces lumières subtiles, ce volet à peine entrouvert ? Le mystère des fenêtres aveugles, auxquelles répondent ici et là les reflets d'un ailleurs suggéré, l'absence – sauf exception – de toute représentation humaine amènent le spectateur à une confrontation austère avec l'endroit proposé par le peintre. Le regard se promène dans l'espace construit comme le décor d'une vie qui serait suspendue à l'instant. Ou qui serait ailleurs. Pour autant, malgré la solitude à laquelle il nous renvoie, l'univers que nous montre Monteleone n'est pas glacé. S'il peut sembler angoissant, il est surtout mélancolique comme l'est le regard qu'on jette sur l'harmonie d'un lieu familier en songeant qu'un jour nous n'y serons plus. D'ailleurs, en tendant l'oreille, si au-delà des murs on perçoit une rumeur, c'est celle de la vie qui passe à l'instar de ces rares promeneurs qui se hâtent vers leur destinée.

La peinture de Marc Monteleone exulte dans le traitement de l'architecture du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont il révèle à sa manière les harmonies que certains bâtiments entretiennent entre eux et leur environnement construit. Non seulement il les dégage de toute addition superflue ou anecdotique mais il en réarrange ici et là l'équilibre comme pour en exalter la dramaturgie. Impossible de ne pas songer à quelque Cité idéale revisitée par le temps présent.

C'est dire que le peintre fribourgeois, qui fut formé et encouragé par Armand Niquille, se tourne de préférence vers les grands formats. C'est ainsi notamment qu'il affirme sa liberté d'artiste malgré les contingences de l'heure. Et c'est d'ailleurs alors qu'il prépare sa toile, devant la promesse contenue dans la surface blanche, qu'il connaît ses moments de jubilation les plus vifs. L'envie de travailler est quotidienne chez cet artiste qui se veut aussi artisan de ses tableaux, qu'il construit au fusain avec la rigueur d'un maître d'œuvre et qu'il peint, comme le faisait son maître, à la spatule, pour leur conférer leur velouté. Une exposition à la galerie Demenga à Bâle, en 1997, a fait connaître Marc Monteleone jusqu'en Allemagne, tandis qu'à Fribourg il expose régulièrement à la galerie de la Cathédrale. « Je ne suis pas un peintre joyeux, dit-il. Ni soucieux de mode. » Travailleur qui prend son temps, solitaire « comme tous ceux qui font profession de peindre », il ne cherche ni à aguicher, ni à séduire. « Je préfère qu'il faille un peu de temps pour entrer dans mes tableaux. » Pour le reste, discret, pour ne pas dire secret, il vit, comme disait Bonnard, « de plus en plus enfoncé dans cette passion périmée de la peinture. »